

Le dirigeant communiste italien, victime du fascisme, fut-il censuré par les siens ? Le philosophe Franco Lo Piparo a mené l'enquête Gramsci Code

SERGE AUDIER

D'Antonio Gramsci (1891-1937), on croyait tout savoir, ou presque. Secrétaire du Parti communiste italien en 1924, avant de devenir prisonnier des geôles fascistes, cet intellectuel aura nourri des réflexions très diverses, depuis l'extrême gauche jusqu'à la Nouvelle Droite. Dans les campus anglophones, il reste une référence des *Cultural Studies* et *Subaltern Studies*.

Ce penseur d'un communisme hétérodoxe aura laissé à la postérité ses *Cahiers de prison*, une tentative de renouvellement du marxisme qui, par son attention aux enjeux culturels et idéologiques, rompait avec les aspects déterministes de la vulgate « *économiste* ». Par-delà cet apport très étudié, plusieurs livres récents en Italie explorent un aspect moins connu : la manière dont ces *Cahiers* ont été édités. Comme le rappelle ainsi le philosophe Franco Lo Piparo dans une recherche qui ferait un bon roman policier, la réception de Gramsci fut d'autant plus compliquée qu'une partie de son œuvre – le chantier des *Cahiers* et sa correspondance – aura été publiée de manière posthume sous des modalités qui allaient contre ses vœux. Peu avant sa mort, il craignait que les *Cahiers* confiés à son épouse ne finissent dans les mains de Palmiro Togliatti (1893-1964), son successeur à la tête du Parti communiste, mais aussi pilier du Komintern rallié à Staline. Une triste ironie voudra que celui qu'il considérait comme son adversaire politique devienne à la fois l'éditeur de ses écrits puis son héritier autoproclamé, mobilisant sa mémoire, après-guerre, pour définir une voie italienne du communisme.

Togliatti serait-il allé jusqu'à falsifier ses textes ? Dans une lettre de 1941 à Georgi Dimitriov, son camarade du Komintern, alors qu'il s'occupe des *Cahiers* déposés à Moscou, l'Italien en exil confie que leur contenu nécessite une « *rédaction méticuleuse* » : leur matériau serait inutilisable en l'état, et même « *certaines parties, si elles étaient utilisées dans la forme dans laquelle elles se trouvent actuellement, pourraient ne pas être utiles au parti* ». ... Finalement, Togliatti publiera en 1948-1951 les *Cahiers*, sous forme partielle et thématique, et c'est seulement en 1975, après sa mort, qu'une édition rigoureuse paraîtra. Ces faits sont connus, mais Lo Piparo va plus loin. Dépouillant la correspondance, parfois cryptée, de Gramsci avec ses deux principaux intercesseurs – sa belle-sœur et l'économiste Piero Sraffa, eux-mêmes liés au Komintern –, correspondance qui était surveillée par les services fascistes et soviétiques, et reprenant l'épineux problème de la numérotation des *Cahiers*, il parvient à une hypothèse audacieuse : l'un des trente-trois cahiers aurait disparu – détruit ou dissimulé.

Peut-être contenait-il une critique du communisme, marquant

Peut-être le « Cahier de prison » disparu contenait-il une critique du communisme, marquant la rupture définitive de l'intellectuel

la rupture définitive de Gramsci, ou encore une évocation de la trahison de ses « camarades ». Car des éléments suggèrent qu'il était persuadé que certains dirigeants, Togliatti en tête, avaient contribué à ce qu'il soit durablement prisonnier, afin de le mettre hors jeu. Bref, Gramsci n'aurait pas été enfermé dans une seule prison, mais dans deux : celle du régime fasciste, bien sûr, mais aussi celle,



Antonio Gramsci.
COSTA/LEEMAGE

invisible, du Komintern. Il aurait subi le tragique destin d'un dirigeant politique broyé par le communisme international qui, juste avant d'être emprisonné, avait manifesté son désaccord profond avec la politique de Staline, protestant contre l'écrasement de la minorité trotskiste et critiquant le « *bureaucratisme* » de Togliatti. En prison, il aurait poursuivi son travail de rupture avec le communisme, attesté par sa correspondance. Déchiffrant une lettre importante de 1933 à sa belle-sœur, où Gramsci disait souhaiter le divorce de son épouse Giulia, restée à Moscou, qu'il appelle de son nom russe, Iulca – elle aussi liée à l'organisation communiste et sous surveillance –, Lo Piparo suggère qu'il pourrait s'agir, là encore, d'un message crypté marquant un autre divorce, avec le parti. Ainsi serait confirmée l'hypothèse que le cahier « perdu » contenait un enjeu politique crucial.

On le devine, l'investigation minutieuse de Lo Piparo n'a pas convaincu tous les spécialistes de Gramsci. Elle contient certaines conjectures pas toujours vérifiées,

toutefois, une récente étude de l'historien Mauro Canali, *Il Tradimento. Gramsci, Togliatti e la verità negata* (« La Trahison. Gramsci, Togliatti et la vérité niée », Marsilio, 2013, non traduit), sans aller aussi loin, le rejoint sur le scénario d'une « trahison ». Quant aux idées politiques, Lo Piparo soutient que Gramsci se serait acheminé vers une sortie du communisme, renouant avec la culture libérale de sa jeunesse. En ce sens, il évoque un texte de l'intellectuel libéral Luigi Russo, qu'il considérait, en 1947, que l'auteur des *Cahiers* s'était orienté vers un « *communisme libéral* », non autocratique et non policier, fruit de la conviction et du consentement. Difficile toutefois de savoir en quoi aurait pu consister précisément ce communisme fondé sur la démocratie, la liberté et le pluralisme, et s'il fut bien celui de Gramsci. ■

LES DEUX PRISONS DE GRAMSCI (I due carceri di Gramsci), de Franco Lo Piparo, traduit de l'italien par Jean-Paul Maréchal, CNRS Editions, 252 p., 25 €.

La fraternité des tranchées

Témoignages et photographies à l'appui, Alexandre Lafon détaille et démythifie les solidarités entre « poilus »

NICOLAS OFFENSTADT

En 1966, au temps du cinquanteaire de la première guerre mondiale, l'écrivain Roger Boutefeu, qui n'avait pas connu le conflit, publiait un volume au titre fort : *Les Camarades. Soldats français et allemands au combat, 1914-1918*. Ce livre rassemblait, pour l'essentiel, des témoignages. C'était l'époque où les anciens combattants de 14-18 jouaient encore un rôle important dans l'écriture de la guerre. Mais les plus jeunes d'entre eux commençaient à vieillir et ce cinquantenaire était la dernière grande occasion pour rappeler leur expérience et souligner la « camaraderie » qui les animait alors. Cinquante plus tard, au temps du centenaire, quand il ne reste aucun acteur de la guerre des tranchées, l'historien Alexandre Lafon revient à son tour, dans un ample travail, sur *La Camaraderie au front*.

Appuyé sur un corpus de plus de cent témoignages de « poilus », et dix-huit fonds de photographies, Alexandre Lafon entend dégrossir cette notion fort générale pour comprendre ce qu'elle recouvre en discours et en pratique. Il convient d'abord de la démythifier en montrant l'usage qu'en font les différents acteurs du conflit, le commandement qui la valorise pour renforcer l'esprit de corps, puis les anciens combattants qui donnent sens à leur expérience à travers elle. Il s'agit ensuite de la fragmenter pour voir à l'œuvre les différentes pratiques de camaraderie dans les tranchées. Il y a d'une part la camaraderie « obligée » avec ceux de l'unité, il y a ensuite la « camaraderie » d'ensemble qui exprime la solidarité des armes, en particulier celle des « poilus » face à tous ceux qui ne connaissent pas le feu et, enfin, la « camaraderie élective », ce petit groupe choisi de copains, si important dans les circonstances terribles du front. Ces amis choisis sont parfois des connaissances d'avant-guerre, mais le conflit produit aussi des rencontres, toujours menacées par la mort : « *Figure-toi qu'au cours d'une corvée de nuit, en cau-*

sant avec un gars qui creusait avec moi, on est arrivé à se dire qu'on avait tous les deux été en Angleterre. Depuis, chaque fois qu'on se retrouve, on cause en anglais à la barbe des autres. Ici, les Bretons causent breton entre eux ! », note par exemple Charles Gaillard dans une lettre datée 13 mars 1915.

Inégalités sociales

L'historien consacre ainsi de belles pages aux conditions concrètes de la sociabilité combattante : « *De la cagna à la guitoune, de la cabane à la maison de châtelain, l'abri et plus généralement les formes différenciées de logement mettent en lumière une "culture du front", qui s'installe peu à peu, marquée par la prise de conscience, dans le quotidien vécu, des inégalités entre tous les acteurs sous l'unique forme.* » Le temps du repos et des « *loisirs* » est aussi un « *temps collectif* » (le thème vient de faire l'objet de l'étude méticuleuse de Thierry Hardier et Jean-François Jagielski, *Oublier l'apocalypse ? Loisirs et distractions des combattants pendant la Grande Guerre*, Imago, 438 p., 24 €). Alexandre Lafon montre enfin que

la manière dont les combattants pensent et vivent la camaraderie implique la définition d'un dedans et d'un dehors. Il ne néglige ni les mises à l'écart (les soldats coloniaux), ni les oppositions (comme la stigmatisation des soldats du Midi), ni les formes « d'anti-camaraderie » (violences entre soldats, vols...). Les inégalités sociales perdurent également. Le volume est accompagné de clichés des fonds étudiés, qui offrent une articulation originale avec la parole combattante. Au-delà des analyses spécifiques, parfois neuves, parfois confirmant des aspects connus, *La Camaraderie au front* se lit comme une très riche plongée dans la guerre des tranchées, au plus près des hommes. ■

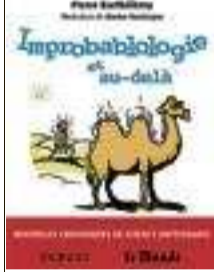
LA CAMARADERIE AU FRONT. 1914-1918, d'Alexandre Lafon, Armand Colin/Ministère de la défense, 544 p., 24,50 €. Signalez, du même auteur, la parution d'Une guerre d'hommes et de machines. Désiré Sic, un photographe du génie 1914-1918, avec Colin Miège, Privat, « Destins de la Grande Guerre », 150 p., 25 €.

Auteurs du « Monde »

Improbablogie et au-delà

de Pierre Barthélémy, illustrations de Marion Montaigne, Dunod/Le Monde, 172 p., 12,90 €.

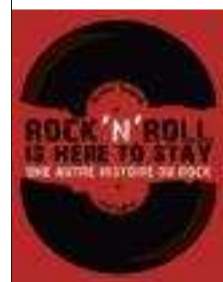
Tout est une question des saveurs. A destination de ceux qui jugeraient la science trop grise ou trop discrète, Pierre Barthélémy, chroniqueur au supplément « Science & médecine » et blogueur, cuisine chaque semaine une chronique pleine de sel. Accommodée avec humour, la recherche y apparaît pour ce qu'elle est, aussi : un domaine sérieux où règne la surprise, voire la fantaisie. *Improbablogie et au-delà* en est le deuxième recueil. Illustré de nouveau par Marion Montaigne, contient les chroniques publiées de novembre 2012 à décembre 2013. ■



Rock'n'Roll is Here to Stay. Une autre histoire du rock

de Bruno Lesprit, Robert Laffont, 448 p., 21 €.

Séduisant Dorian Gray de la musique, le rock semble incarner l'esthétique et les valeurs d'une jeunesse éternelle, ou presque... Avec le tube d'Elvis Presley *That's All Right (Mama)* (1954), le rock, cette année, souffle ses 60 bougies, au prix de nombreuses métamorphoses. Comment le rock'n'roll, par essence éphémère et frondeur, est-il devenu une norme universelle que l'on respecte à tout âge ? Bruno Lesprit, journaliste au service Sport, en propose une histoire alternative dans un essai limpide et savant, au fil de ses (r)évolutions. ■



Signalons la parution en poche de *La Fabrique du mensonge*. Comment les industriels manipulent la science et nous mettent en danger, de Stéphane Foucart, Folio, « Actuel », 416 p., 8,90 €.

Sans oublier

Inépuisable Messaline

« *Lassata sed non satiata* » (« fourbue, mais non repue ») : en quatre mots le poète latin Juvénal (I^{er}-II^e siècles) a fixé à jamais la luxurieuse figure de l'impératrice Messaline (25-48), donnant ainsi corps à un mythe sexuel fondamental, celui de la nymphomane. Troisième femme de l'empereur Claude, accusée d'aller nuitamment s'offrir à la populaire clientèle d'un bordel romain, Valeria Messalina, supposée marathonnienne du coït orgiaque, a généré, pendant près de deux mille ans, de Tacite à Jarry et de Suétone aux pornopéplums italiens, un inépuisable récit fantasmagorique. Ce que nous dit la « bouche d'ombre » messalinienne, l'universitaire Antonio Dominguez Leiva nous le narre avec une fort jubilatoire érudition. Empruntant ses exemples tant aux drames baroques anglais qu'aux romans espagnols, tant aux traités médicaux de l'âge romantique qu'aux bandes dessinées italiennes, il expose ce qui fait sa puissance transgressive : la fusion en un seul sexe du stupre tarifé et de la pourpre, la création aberrante d'une « impériale putain ». Le misogynne XIX^e siècle en fera l'emblème pathologique des « fureurs utérines » et le XX^e l'archétype d'une sexualité ludique et effrénée. ■ FRANÇOIS ANGELIER ► *Messaline, impératrice et putain. Généalogie d'un mythe sexuel de Pline au pornopéplum*, d'Antonio Dominguez Leiva, Le Murmure, 408 p., 24,50 €.